

nous ! Eh bien, mes amis, que fallait-il faire ? Profiter de l'exaspération publique, nous unir aux membres du parti libéral ; nous entendre avec les chefs de ce parti, les Papineau, les Neilson, les O'Callaghan, les Bédard, les Morin, les Viger, et prendre une heure pour déployer partout, dans le Haut comme dans le Bas-Canada, l'étendard de l'indépendance !

— Hourrah ! hourrah ! hip, hip, hip, hourrah ! vociféra l'auditoire enthousiasmé.

— Cette heure, reprit le tribun, elle va sonner. Approuvez-vous mon alliance avec les patriotes de la province ?

— Oui, oui, oui !

— Consentez-vous à leur obéir sous mes ordres ?

— Oui, oui, oui !

— Eh ! bien, je vous le dis, mes amis, le temps de se lever en masse est venu. Les correspondances que j'entretiens, comme vous le savez, au moyen de pigeons dressés à cet effet et qui partent à tout instant d'ici, mon quartier général, ces correspondances m'apprennent que le signal sera prochainement donné dans toute la colonie, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux Grands-Lacs ; tenez-vous donc pour avertis. Nous, nous ne sommes que des aventuriers qui avons des injures à venger. Nous nous réunissons aux partisans de l'émancipation ; mais que cette union ne nous fasse pas oublier notre devise : *Dent pour dent, œil pour œil, sang pour sang !* Pour l'Angleterre, nous devons être les vengeurs, les fléaux de Dieu ! Amis, encore un mot : Il faut nous disperser jusqu'au jour où je vous appellerai à moi, et jusqu'à ce jour, il faut courir les campagnes, raviver les blessures faites à l'orgueil national, remettre en mémoire les vieux griefs, distribuer des armes, des munitions, et partout souffler la haine contre l'administration anglaise, partout allumer l'incendie qui doit consumer jusqu'aux derniers vestiges de ce pouvoir exécrable !

Des bravos formidables accueillirent la péroraison de Poignet-d'Acier.

Il descendit de sa tribune improvisée, où plusieurs orateurs lui succédèrent et parlèrent, tour à tour, ce langage métaphorique, imagé, si propre à remuer les passions des masses.

Le crépuscule tombait lorsque le dernier discours fut fini.

— Maintenant, mes amis, reprit Poignet-d'Acier, que chacun de vous aille là où il a le plus d'influence, et qu'il y attende avec patience le mot d'ordre que je ne traherai pas d'envoyer à tous.

S'adressant ensuite à Nar-go-tou-ké :

— Mon frère, lui dit-il, tu resteras ici avec moi et vingt de nos trappeurs. Notre devoir, est de sur-

veiller Montréal et d'y frapper le premier coup. Quant à ton fils Co-lo-mo-o, il est valeureux, il est rusé ; il partira demain pour soulever les Hurons de Lorette, et les Indiens du Saguenay.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi, dit le jeune homme, en saluant avec déférence Poignet-d'Acier.

— C'est bien ; nous vous déguiserons, jeune homme, afin que vous ne soyez pas reconnu. Il y a ici, dans ma tente, tout ce qui est nécessaire pour cela. Vous parlez sans accent le français et l'anglais. Avec une fausse barbe et un habillement de fin drap noir, vous pourrez facilement vous donner pour un planteur de la Louisiane.

Moins d'une heure après, une vingtaine d'hommes seulement demeuraient encore sur l'île au Diable.

Les autres, après avoir regagné le bord méridional du Saint-Laurent, s'étaient disséminés en petits groupes, par différents chemins, dans les campagnes environnantes.

Co-lo-mo-o, vêtu en colon des Etats de l'Amérique du Sud, coucha dans les bois de Saint-Lambert, hameau situé au bas de Laprairie, tout à fait vis à vis de Montréal.

Le lendemain, il déjeuna dans une ferme et traversa le fleuve sur le bateau à roues mues par des chevaux, qui faisait alors le service entre les deux rives.

Ce jour-là était un dimanche, il n'y avait point de départ pour Québec, Co-lo-mo-o resta enfermé dans une chambre de l'hôtel Rasco, où il était descendu.

Le lundi, à quatre heures de l'après-midi, il prit passage pour Québec, à bord du vapeur *Charlevoix*.

Nombreux étaient les voyageurs sur ce steamboat.

Co-lo-mo-o aperçut plusieurs personnes qu'il avait l'habitude de voir à Montréal ; mais aucune d'elles ne le reconnut.

Le Petit-Aigle se félicitait intérieurement d'en imposer aux passagers, lorsque ses yeux, errant sur le pont, rencontrèrent les regards scrutateurs de Léonie de Repentigny.

La jeune fille était accompagnée de sa mère et de sir William King, qui, lui aussi, examinait curieusement le faux planteur.

Co-lo-mo-o se sentit troublé ; mais il surmonta son émotion avec cette volonté puissante qui caractérise les Indiens, alluma nonchalamment un cigare, et, faisant un demi-tour sur lui-même, alla se cacher dans la foule, à l'autre extrémité du vapeur.

— Ah ! ravissant, très-ravissant, sur ma parole, disait alors sir William à Léonie ; un sauvage affu-